

Mauvais oracle

Garance Meillon

Novembre 2022

L'instant d'avant tout allait bien. Le monde traçait tout droit jusqu'à Paris, en passant par l'autoroute, une ligne de fuite qui s'effaçait au loin par-delà le pare-brise. Une semaine en montagne avec ton père et ton frère, terminée maintenant, et tous les deux sont assis à leur bonne place dans la voiture, tous les deux distillant dans l'habitacle les mots que tu attends d'eux, les intonations, les tics d'expression, les mêmes, en continu, si bien qu'au bout d'un moment tu ne les entendais plus. Leurs mots sont simplement les mots de la famille, ceux auxquels on s'habitue, le fond sonore de vacances à présent consommées.

Tu conduis. La vie est normale, réglée — chronométrée, même : le décompte s'en affiche sur le petit écran du GPS de la voiture, encore trois heures de route et vous arriverez.

Ton frère dit quelque chose, ou c'est toi qui lui parles, et d'un coup c'est le mur. Un mur qui se dresse devant toi, là, tout de suite, et il n'y a rien à faire. L'avenir vient de se matérialiser, et l'avenir ne va pas tout droit, il n'y avait pas d'horizon, rien, *niet*, qu'est-ce que tu croyais ? Les lignes de fuite, disais-tu ? Une farce, une diversion. L'avenir, en fait, c'était cette Fiat ou cette Peugeot — tu oublies la marque —, qui vient de prendre forme devant toi et qui est l'obstacle dans lequel tu vas t'enfoncer. Alors vas-y, percute la voiture — rouge, rouge elle était, ça, tu en es sûre —, de toute façon tu n'as pas le choix. Fonce droit dedans. Ça s'appelle le futur.

Jusqu'au bout tu refuses. Tu connais cette sensation, tu connais ça, ce moment où tu te dis que tu ne vas pas te la prendre, quand même, *on va pas se la prendre celle-là*, suivi du soupir de soulagement, *ouf on a eu chaud, c'était à deux doigts*, parce qu'un moment comme celui-ci est toujours suivi d'un soupir de soulagement : la vie jusqu'ici c'était ça, c'était presque une frayeur, presque la Grande Peur, juste à temps tu t'arrêtais, au bord de la panique, ta vie c'était ça, pas plus pas moins, tu te faisais des frayeurs comme toutes les gamines à qui rien n'est jamais vraiment arrivé. Pour toi ce qui était grave ne pouvait l'être que presque. Tu n'avais pas connu l'instant d'après, celui où dans ton corps tu sais que tu ne t'arrêteras pas, celui où ça se met à danser dans ta cage thoracique, malgré ton pied gauche qui appuie sur la pédale de frein, qui appuie toujours plus fort, malgré l'odeur de brûlé qui surgit dans l'air ambiant, tout ça, non, tu n'en connaissais rien, alors tu le regardes t'arriver, stupidement, la vie te frappe de plein fouet et en ce jour elle a pris la forme d'airbags qui s'ouvrent de tous les côtés. Et pourtant tu ne veux toujours pas, tu ne veux pas y croire, tu dis non jusqu'au bout. Tu veux encore croire au *presque*. Il y a des habitudes qui ne s'abandonnent pas facilement.

Tu t'es pris le mur et tu regardes ton père, qui regarde ton frère, qui regarde devant lui sans parler et qui tremble. Tu ne sais pas quoi faire et tu attends qu'on te le dise. Te voilà véritablement à ton âge, ton âge le voilà, tu es une enfant, en fait, en réalité, et jusqu'ici tu avais fait semblant : l'adulte, c'était pour déconner. Ton père te dit de sortir de la voiture. Tu

obéis. Il prend l'enfant dans ses bras — l'autre, le vrai. Ton frère est rigide, il se tient droit comme un piquet et son regard est fixe.

Les voitures s'arrêtent autour de vous. C'est un accident, ce qu'on appelle un accident. Ce qui s'est passé ? On en sait rien. On ne se pose même pas la question. La narration n'arrive qu'après. En attendant, voilà à quoi ça ressemble de l'intérieur : tu le découvres. Pendant un accident on ne se presse pas. Tu apprends ça. Le temps se déplie autour de vous. Les gens vous regardent et ils ne comptent pas. Ils ne comptent pas et ils ne vous regardent pas, ils regardent la situation.

L'herbe mouillée du bas-côté, derrière la glissière de sécurité : c'est à cause de toi que le petit frère en a connu le contact sous son cou, sous ses vêtements désormais humides, souviens-toi de ça. Tu t'en souviendras. C'est une certitude que tu peux avoir. Tu la garderas en toi, au chaud, pour plus tard — bien sûr, pour plus tard : on n'en est pas encore là.

Le petit parle, il prononce quelques mots. Les pompiers sont cordiaux, ils ont l'air vaguement désolés mais ils sourient quand même. On va lui faire passer un scanner à l'hôpital. Toi et ton père, vous n'avez rien, absolument rien, des miraculés, et pendant un temps tu te dis que si tu n'as rien c'est parce que jusqu'au bout tu n'as pas voulu y croire, tu t'es accrochée à la pensée magique, et maintenant c'est fini.

Il faut aller à l'hôpital. Ton père attend la dépanneuse et vous rejoindra là-bas. Alors tu montes dans le camion des pompiers. Tu ne peux pas t'empêcher de remarquer leur accent de Bourgogne, la rondeur sur leurs fins de phrases, et tu t'en veux de prendre note de ces choses. Dans leur camionnette presque vide — il n'y a donc rien à l'intérieur, ou si peu ? —, les pompiers se veulent rassurants, et tu les supplies d'aller tranquilliser ton père, tu pleures debout en même temps que tu parles, mais ça il ne faut pas, il ne faut pas pleurer. Peux-tu au moins faire ça ?

Ton frère sur un brancard de pompiers, une minerve autour du cou, la couverture de survie dépliée sur lui : c'est toi qui as amené cette vision. C'est par ta personne que cette vision s'accomplit : c'est un destin qui se fige, c'est un mauvais oracle, mais qui se charge de réaliser les mauvais oracles dans la mythologie ?

À l'hôpital il dit qu'il a mal aux lèvres. Il a les lèvres gercées à cause du froid et du vent des pistes de ski, qu'il a dévalées à toute blinde pendant une semaine. Le petit frère ne se plaint de rien d'autre, sinon de cette partie du corps, qui paraît si dérisoire, si vulnérable aussi, ses lèvres. Ses petites lèvres roses toutes gercées. Tu cherches frénétiquement du baume dans ton sac à dos, mais rien, rien, tu ne trouves pas, décidément tu n'es à la hauteur de rien aujourd'hui, alors faute de mieux tu lui appliques maladroitement de la crème pour les mains avec ton index. Tu dis, *tu as les lèvres toutes gercées*, une réflexion à voix haute, qui ne fait que formuler une évidence, et en prononçant cette phrase tu éclates en sanglots, comme surprise par ce qu'il y a de brisé dans ta propre voix. Tu poses tes mains sur ton jean encore taché de la terre du bas-côté — cette terre que le frère n'aurait pas connue sans toi. Lui il te regarde maintenant avec étonnement, une curiosité presque amusée : il ne te voit pas souvent pleurer, et il sait que cette fois-ci, ce n'est pas uniquement à cause de l'accident, mais que ça a à voir avec lui, aussi, avec ton amour pour lui. Ton amour pour lui, qui jusqu'ici était resté flottant, presque théorique, excepté les quelques fois où ton cœur s'était ouvert

—toujours à des moments inattendus et toujours violemment —, cet amour filial cette fois-ci il le voit. Il en est presque content. Tu sens que c'est cela maintenant le sous-texte de ses phrases, des questions qu'il te pose tandis qu'il est toujours allongé : tu m'aimes, alors ? Oui. La réponse est oui.

Il passe le scanner. Il n'a rien. Lorsque tu l'apprends, tu te dis qu'il n'aurait pu en être autrement, tu ne peux pas t'empêcher de te répéter cette phrase en boucle, et dans le même temps tu sais à quel point elle est fausse.

Ton père vous rejoint, il vous prend dans ses bras, toi et ton frère, et toi il te pardonne, ce n'est pas ta faute ok, te répète-t-il, tu n'as pas fait d'erreur, c'est la voiture devant, qui a pilé, tu n'y pouvais rien, et encore une fois le sous-texte est là, ton père t'aime, quoi que tu fasses, il ne te pardonne même pas parce qu'il n'y a rien à pardonner parce que ce n'est pas ta faute, tu comprends ? Tu piges ? Tu piges qu'on t'aime ?

Juste avant, il y a eu un moment où tu t'es retrouvée seule, assise derrière la porte de la pièce où ton frère passait le scanner — non, vous ne pouvez pas l'accompagner, avaient dit les infirmières.

Il y a eu la question que tu t'es posée, dès ton arrivée ici, non, sois honnête, dès que l'accident a eu lieu, et cette question tu te l'es reprochée. Tu t'en es voulu. De t'être demandé si tout ça, tu pourrais l'écrire.